

Coulé dans le bronze

François-Marc Gagnon

Volume 5, numéro 2, hiver 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/9398ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

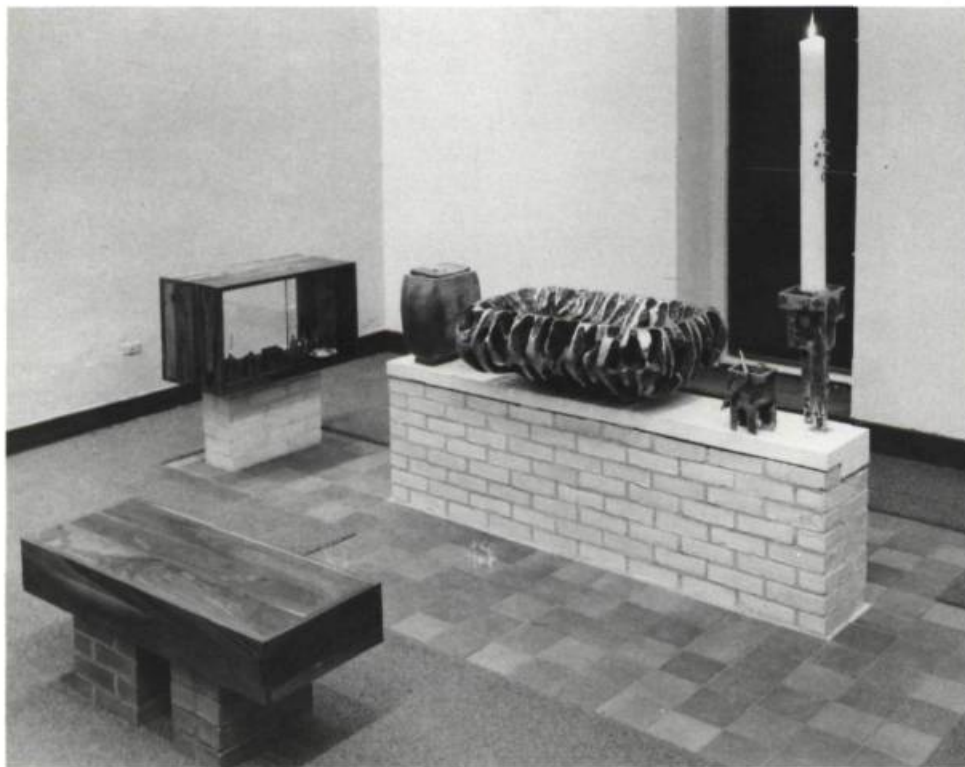
1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F.-M. (1989). Coulé dans le bronze. *Espace Sculpture*, 5(2), 9–10.

COULÉ DANS LE BRONZE



Charles Daudelin, Baptistère, bénitier, chandelier pascal. 1964. Bronze. Église Saint-Jean, Pointe Saint-Charles.

L'amiral Robert E. Peary raconte dans ses mémoires que les Esquimos du Groënland avaient l'habitude vers la fin du XIXe siècle - l'exploration du Groënland par Peary remonte à 1894 - de s'approvisionner en métal utile pour la fabrication des outils et des armes à même un gros météorite de cuivre natif. Il en restait encore trente-sept tonnes lors du passage de Peary. On l'a transporté depuis au Musée d'Histoire Naturelle de New York où chacun peut l'examiner à loisir, sauf les Esquimos je suppose, New York étant un peu loin du Groënland.

Ce n'est pas le seul endroit sur terre où

l'on trouve de gros météorites de cuivre natif, mais s'il avait fallu attendre que ce métal nous tombe du ciel, nous ne serions pas très avancés dans l'exploitation de cette précieuse ressource naturelle. Pas davantage non plus s'il nous avait fallu nous en remettre aux affleurements de cuivre natif que l'on trouve ici et là dans le monde: par exemple, sur les rives septentrionales du Lac Supérieur où il a été exploité par les Indiens bien avant l'arrivée des Blancs ou encore au Moyen-Orient, berceau de la métallurgie et de tant d'autres choses. De tout temps, la pyrite de cuivre a constitué une source beaucoup plus fiable de ce métal. On la trouve

partout et on peut arriver à en extraire le cuivre avec un feu de charbon ou de bois. Le cuivre pur fond à 1083°C, mais il suffit d'y ajouter une petite quantité d'étain pour diminuer considérablement son point de fusion et le rendre beaucoup plus facile à couler dans un moule. C'est évidemment la découverte fortuite de cette propriété de l'alliage du cuivre et de l'étain, autrement dit le bronze, qui est à l'origine de l'immense fortune de ce métal dans l'histoire humaine. Non seulement le bronze est plus facile à couler que le cuivre natif, qui sous forme liquide, demeure assez visqueux, mais est beaucoup plus fort, plus résistant et plus dur que lui.

C'est probablement à Chypre vers 3500 avant notre ère qu'on fit l'invention du bronze. Chypre demeura la grande source du cuivre durant l'Antiquité. À telle enseigne que le nom même du cuivre vient du nom de l'île, *cuprium* en bas latin, *Cyprium* en latin classique, le cuivre étant ce métal qui vient de Chypre. Mais surtout, Chypre et la Turquie furent à l'origine les premières et seules sources connues de l'étain. Ce n'est qu'après avoir épuisé les ressources de ces deux régions que les Grecs et les Phéniciens entreprirent de longs voyages au-delà du Déroit de Gibraltar et jusqu'aux "Cassitérides, les îles de l'étain", c'est-à-dire la Grande-Bretagne. Les mines d'étain de la Cornouailles, exploitées jusqu'à tout récemment, durent leur prospérité à cette circonstance. C'est dire l'importance qu'on attachait au bronze dans l'Antiquité. À vrai dire, il faut attendre le Moyen Âge pour voir le fer et l'acier supplanter le bronze dans la fabrication des outils et des armes. Bientôt, le bronze ne servit guère qu'à la fabrication des cloches et des canons. Les cloches, parce qu'il est relativement facile de faire de grand moulage en bronze et que l'Église était alors assez riche pour se les payer. Les canons, parce que les canons de bronze ont

moins tendance à éclater que les canons de fonte.

Aujourd'hui, on en fait des hélices de bateaux ou des monuments et des sculptures et, bien sûr, encore des cloches d'église.

Ces pacifiques usages risquent de nous faire oublier la très ancienne connivence du bronze avec les armes et les armures. À Marathon, en 491 avant notre ère, les armures des hoplites grecs étaient de bronze. Henry Blyth¹ a montré que le bronze de ces armures était relativement mou, dû à plusieurs re-cuissons du métal et que pour cette raison il absorbait l'énergie cinétique des flèches des archers perses qui n'arrivaient pas à produire beaucoup d'autre effet sinon quelques bosselures dans les armures grecques. Cent quatre-vingt-douze Grecs furent tués à Marathon, contre environ six mille trois cents Perses. Il est vrai que les archers perses tendaient leurs arcs avec du nerf ou du tendon, matière moins raide, par exemple, que le lin utilisé par les archers anglais à la bataille de Crécy et par conséquent, moins susceptible de produire l'énergie cinétique nécessaire pour percer une armure de bronze.

Ce sont là de bien vieilles histoires. Mon expérience personnelle tendrait plutôt à les faire oublier. C'est en effet dans une église que j'ai fait l'expérience du bronze pour la première fois. Il s'agissait de refaire le décor de l'Église Saint-Jean à la Pointe Saint-Charles. Cette église, confiée aux Fils de la Charité, sous la houlette du bon père Briand, malheureusement

maintenant décédé, ne payait pas d'apparence. Il s'agissait simplement d'une ancienne salle paroissiale surmontée d'un frêle clocher. Je visitais alors ces lieux toutes les fins de semaine et l'idée nous vint, à moi et au père Dozol, de demander à Charles Daudelin à qui, une longue amitié me liait depuis longtemps, de refaire le décor. Il accepta de relever le défi et transforma ce lieu indifférent -c'est le moins qu'on puisse dire- en un lieu liturgique lumineux, digne et moderne. Le bronze fut pour beaucoup dans l'efficacité de son décor. Les fonts baptismaux, le tabernacle et la lampe du sanctuaire furent faits de ce métal, selon un procédé qui ressemble à celui de la cire perdue, mais où la cire est remplacée par du polystyrène expansé. Les pièces furent ensuite polies ici, laissées rudes là, de manière à ce que la lumière puisse y jouer avec les ombres. Ce projet liturgique pouvait-il à lui seul racheter, au sens chrétien du terme, tous les anciens usages guerriers du bronze? Probablement pas, la matière gardant une bien longue mémoire. Mais, au moins pour moi, les sculptures de Daudelin effacent ces vieilles ferrailles et font taire le bruit des épées de l'Âge du bronze.

J'ai la conviction que mon intérêt pour la sculpture date de cette époque. Je me devais donc de rendre cet hommage au bronze et bien sûr à Daudelin.

1. P.H. Blyth, "The Effectiveness of Greek Armour against Arrows in the Persian War (490-479 B.C.)", PhD, Reading University.

Charles Daudelin, Tabernacle (se transformant en ostensorio). 1964. Bronze.

